

LE TOMBEAU DE CHATEAUBRIAND.

Il nous a paru intéressant de publier au lendemain de tout ce qui s'est écrit à propos du cinquantenaire de la mort de Chateaubriand, la gravure de la tombe du grand écrivain et quelques souvenirs s'y rattachant.

La demande de terrain. Au mois d'août 1828, le maire de Saint-Malo écrivait à Chateaubriand, le priant d'appuyer auprès du gouvernement la demande de la ville relative à l'établissement d'un bassin à flot.

Chateaubriand accepta de se mettre à la disposition de ses compatriotes, mais en échange il leur demanda la concession, à la pointe occidentale du Grand-Bé, d'un petit coin de terre, tout juste suffisant pour contenir son cercueil.

C'était un désir de poète. Le maire y répondit en administrateur.

«Je ne crois pas, disait-il, qu'il soit difficile d'obtenir la concession d'une portion de terrain dans le flanc occidental de cette île, et si Votre Seigneurie le juge à propos, j'informerai en son nom M. le commandant du génie à Saint-Malo de son désir, en le priant de le faire connaître à M. le ministre de la guerre auprès duquel Votre Seigneurie terminerait aisément, je crois, cette affaire.»

Cette affaire tenait à cœur au poète, mais il lui parut difficile d'obtenir ainsi, de bureau en bureau, demander qu'on hospitalisât son cercueil.

«Ce fut un jeune poète, qui se substitua en cette délicate circonstance, au maire, M. Hippolyte de Lavonnais. Ce fut lui qui décida le conseil municipal à adresser à l'Etat la demande en concession de quelques pieds de terre. Le conseil ajoutait, en apprenant cette nouvelle à Chateaubriand, qu'il se chargerait des frais de la tombe.»

Chateaubriand remercia par cette lettre, qu'il adressa au maire de Saint-Malo.

«Je n'avais jamais prétendu et je n'aurais jamais osé espérer, monsieur, que ma ville natale se chargerait des frais de ma tombe. Je ne demandais qu'à acheter un morceau de terre de vingt pieds de long sur douze de large, à la pointe occidentale du Grand-Bé. J'aurais entouré cet espace d'un mur à fleur de terre, lequel aurait été surmonté d'une simple grille de taille peu élevée, pour servir non d'ornement mais de défense à mes cendres. Dans l'intérieur je me voulais placer qu'un socle de granit taillé dans les rochers de la grève. Ce socle aurait porté une petite croix de fer. Du reste, point d'inscription, ni nom, ni date. La croix dira que l'homme reposant à ses pieds était un chrétien, cela suffira à ma mémoire.»

Chateaubriand et la ville sont d'accord. Cependant, il ne faudra pas moins de huit années avant que l'affaire aboutisse. Bezon sera que M. de La Morvonnais fasse encore démarches sur démarches, mette en mouvement des députés. M. de Lamartine s'efforcera même à intervenir.

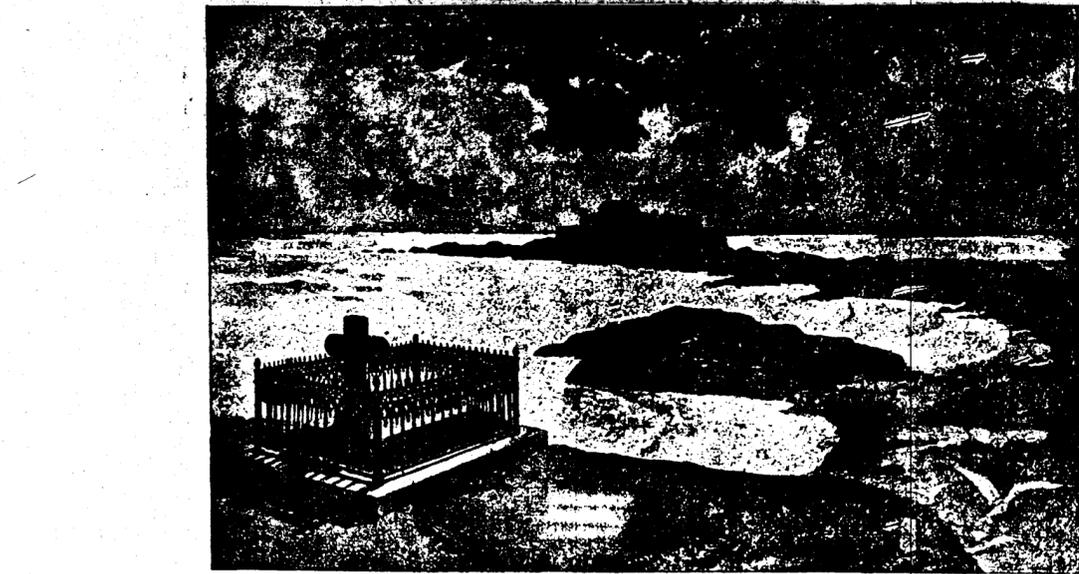
«Personne ne sera plus fier que moi, d'avoir porté ma pierre au tombeau de notre grand poète. Le peu de poésie qui est dans mon âme... Je demanderai audience au ministre pour exposer vos motifs.»

La tombe nue. Enfin, en 1839, on accordait les quelques pieds de terre, sous cette réserve que l'érection du tombeau de Chateaubriand ne devait être considérée que comme une simple tolérance. Le maire de Saint-Malo était tenu de signer la déclaration suivante:

«L'an mil huit cent trente-neuf, le vendredi dix-sept mai, nous soussigné Louis-François Hovius, maire de Saint-Malo, dûment autorisé par le conseil municipal, en vertu de sa délibération du trois août mil huit cent trente-six, dont l'expédition a été adressée à M. le chef du génie le huit septembre mil huit cent trente-sept, reconnaissons conformément à la lettre de M. le ministre de la guerre en date du vingt et un janvier mil huit cent trente-six, que c'est par «tolérance» du département de la guerre qu'un tombeau a été érigé pour M. de Chateaubriand sur l'île du Grand-Bé, et que cette concession ne pourra jamais faire acquiescer à la commune aucun droit de propriété sur cette île qui appartient au département de la guerre, et que ceux de ce dernier sur tout le terrain sont maintenus dans leur plénitude.»

Le 15 mai 1836, Chateaubriand pouvait écrire à M. de La Morvonnais: «Enfin, monsieur, j'ai un tombeau et je vous le dévoue, ainsi qu'à nos bienveillants compatriotes! Vous savez, monsieur, que je ne vous que quelques pieds de sable, une pierre du rivage sans ornement et sans inscription, une simple croix de fer et une petite grille pour empêcher les animaux de me déranger.»

Il précisait ses desirs dans une autre lettre: «Tout est bien, pourvu que je sois sur un point solitaire de l'île au couchant, et aussi avancé vers la pleine mer que le génie militaire le permettra. Quand ma cendre recevra, avec le sable dont elle sera chargée, quelques bou-



LE TOMBEAU DE CHATEAUBRIAND ET LE FORT ROYAL

lets, il n'y aurait pas de mal, je suis un vieux soldat.»

Il répétait qu'il ne voulait aucun travail d'art, aucune inscription, aucune date sur la pierre qui ne devait porter qu'une petite croix de fer, seule marque de son naufrage ou de son passage dans ce monde.

Mme de Chateaubriand connut, par les journaux, les projets peu folâtres de son mari et s'en troubla. «Chateaubriand, par respect pour sa douleur, demanda que désormais il ne fut plus question de cette tombe. Elle devait être achevée dans le plus grand silence.»

Une légende. Un autre sentiment dictait peut-être cette dernière lettre. On commençait à rechercher au port d'un peu trop «écigère» son tombeau. Alfred de Vigny s'en amusait dans un musée qu'il adressait à sa cousine:

«Chateaubriand n'a-t-il pas assez scigné d'avance son tombeau? N'est-il pas vrai qu'il en a été le seul pleureur toute sa vie? Il lui faisait de tendres visites sur le bord de la mer, et l'un de ses plus naïfs admirateurs me disait un jour, comme un trait d'originalité charmant: «Monsieur, il est allé à cet été, tout seul, voir son rocher de Saint-Malo, et il n'est pas allé faire visiter à sa sœur âgée, mais à la sœur pauvre, qui demeure quelque part sur cette route-là.»

M. Biré reproche à Alfred de Vigny d'avoir inventé un conte macabre. Chateaubriand n'a, de son vivant, visité son tombeau, quand il y fut placé, en 1848, il n'était pas revenu dans son pays natal depuis 1792.

Il ne négligea donc point sa sœur pour sa tombe. Sa sœur était religieuse à Dinan; elle recevait fréquemment des lettres de son frère, qui lui écrivait, même quand, pour les autres, sa correspondance fut interrompue. Il signait ses lettres «François tout court. Ce prénom leur rappelait à tous deux leur enfance, leur berceau. «Ma sœur, te souvient-il encore...»

Le nouveau chef d'état-major de la marine française.

Le vice-amiral Cuverville de Cuverville, inspecteur général de la marine qui vient d'être appelé à remplacer l'amiral Sallandrouze de Lamornaix à la tête de l'état-major général, est un des officiers de la flotte française les plus qualifiés pour occuper ces hautes fonctions, il était à la Nouvelle-Orléans il y a quelques années, et à l'«Abelle» nous l'avons bien connu. Sa compétence sur toutes les matières touchant à la marine est unanimement reconnue; devant la commission extra-parlementaire de la marine lors de sa visite à Cherbourg en 1895, l'amiral de Cuverville alors préfet maritime dans ce port a fait preuve de connaissances les plus étendues sur l'organisation maritime, sur les besoins des escadres françaises.

Il est spécialement occupé de la défense des côtes.

L'amiral de Cuverville, qui va entrer dans sa soixantième année, a passé une grande partie de sa carrière à la mer; il a commandé en chef la division navale de l'Atlantique-sud en 1885, puis la division navale de l'Atlantique-nord en 1890 et, enfin, comme vice-amiral l'escadre de la Méditerranée en 1897. Dans tous ses commandements, ainsi que dans les fonctions qu'il a occupées à terre, major général ou préfet maritime, il a fait preuve de grandes qualités de marin et d'administrateur.

L'amiral de Cuverville prend donc le poste qui terminera vraisemblablement sa carrière; il sera en effet atteint par la limite d'âge le 28 juillet 1899.

Il est grand-officier de la Légion d'honneur.

PAUL DEROULEDE.

J'ai vu, ces jours derniers, en lisant le compte-rendu des débats de la Chambre Française, le nom de M. Paul Deroulède parmi les nouveaux élus de la nation. Et, j'en ai été agréablement surpris. M. Paul Deroulède avait déjà fait partie de la représentation nationale. Il avait donné sa démission, pour je ne me souviens plus quelle raison, je crois que ce fut après une séance où il exprima hautement son indignation à propos des scandales du Panama.

C'était vraiment dommage, car non seulement Paul Deroulède est une personnalité marquée de la littérature française, mais encore, il fait une excellente figure parmi les orateurs de la Chambre. Il est l'incarnation vivante du patriotisme. Son nom retentit aux oreilles de ceux qui n'oublient pas, comme le clairon sonnant la marche contre les ennemis de la patrie. Officier de chasseurs, et, des plus brillants, il démissionna, pour se livrer, avec l'ardeur de son tempérament, à la propagande la plus active, afin d'entretenir, parmi la jeunesse, le souvenir de nos désastres, et de l'ardent désir de les réparer. Il fut l'investigateur et l'âme de la Ligue des Patriotes. Il a pu, parfois, se tromper, mais dans tous les actes de sa vie publique, il a toujours apporté des convictions sincères, basées sur une irréprochable honnêteté.

Deroulède a donné sur tous les terrains trop de preuves de sa vaillance et de sa loyauté, pour qu'il soit permis de suspecter sa sincérité. Ses utopies les plus téméraires partent toujours d'un cœur généreux, et dans ses accès de délire sacré, la sagesse, le bon sens, la note juste, éclatent par-dessus, comme des éclairs parmi les nuées. Tel adversaire que son pistolet manqua, fut plus grièvement blessé par sa parole, que s'il eût été par une balle. Fait caractéristique, critérium de la conviction chez les gens d'un tempérament exubérant, enthousiaste, il atteint souvent aux extrêmes limites de l'excentricité, sans jamais arriver jusqu'à la grotesquerie.

A l'époque romanesque, je ne puis pas l'appeler autrement, de la popularité effrayante du général Boulanger, Paul Deroulède s'entourait de sa cause du général, qui personnifiait pour les patriotes français, la revanche contre l'Allemagne.

Qui ne se souvient de l'embellissement presque unanime qui s'empara de la nation française pendant la période Boulanger? Les chansonniers portaient aux nues le «brav général»; les gravures le représentaient, superbe, monté sur un cheval fougueux, montrant à des zouaves et des tirailleurs, une vague lointain, du bout de son épée, les clochers de Metz et de Strasbourg...

Dans l'ardeur de son tempérament, Paul Deroulède devint «l'alter ego» du général. Il me souvient de ce jour mémorable, où j'assistai, moi-même, aux abords de la Place du Palais-Royal à Paris, à une scène qui ne s'effacera jamais de ma mémoire. Le général, revenant de la Chambre, se rendait à l'Hôtel-du-Louvre, en voiture. Le long de la rue de Rivoli, une foule immense l'accablait sur son passage: c'était une ovation triomphale: il me semblait entendre, — ô suprême ironie des choses, — Paris républicain, ce Paris qui a fait la Révolution, acclamer son futur dictateur.

Lorsque le général voulut descendre de voiture pour entrer à l'Hôtel, ce fut du délire. Tout le monde put voir Paul Deroulède, protégeant Boulanger contre les tentatives de la foule, désireuse

de porter en triomphe son idole du moment. Et, pendant plus d'une heure, ce furent des cris, des chants, en un mot des manifestations d'une population qui n'aurait cru, pour l'instant, atteinte d'aliénation mentale.

Il était un des très rares assistants à qui un pareil spectacle faisait de la peine. Je rétrichissais, tristement, à l'inconstance des hommes et des choses. Je pensais que, si cet homme et ce jour, il eût pu essayer de mettre la main sur les pouvoirs publics, en suscitant une révolution qui n'eût pas abouti, sans aucun doute. Elle eût trouvé devant elle, l'armée, cette «grande muette», gardienne de la Constitution et de l'honneur national, commandée par un homme, un soldat, sur lequel la France pouvait compter.

Le pays ne saura jamais le service éminent rendu, ce jour-là, à la patrie par le général Saussier. Son attitude contre cet indiscipline, évita à la France les plus graves complications.

Heureusement, — vérité vieille comme le monde, — la Roche Tardive est près du Capitole, et le Boulangerisme, tué par le ridicule, dura, ce que durent les roses. Le bon sens séculaire de la nation reprit le dessus, et celui qui fut appelé «général de café-concert», finit, dans une romanesque aventure, laissant après lui le souvenir d'un affreux cucheur, et à ceux qui embrassèrent sa cause, le regret d'avoir cru à sa bonne foi...

Mais laissons dormir les choses mortes! Revenons à Paul Deroulède, qui fait le sujet de notre article.

Avez-vous lu les «Chants du Soldat»? Avez-vous lu les «Chants du Paysan»? Dans la négative, je vous engage à vous les procurer et à les lire. Vous ne regretterez ni votre argent, ni votre temps. Entre les deux livres, il y a vingt-deux années de notre vie nationale, années laborieuses et troubles, où nous avons travaillé en collaboration avec la Destinée, tantôt agissant à notre gré et maîtrisant les événements, tantôt emportés par des forces inconscientes vers un avenir caché. Avons-nous fait de bonne ou mauvaise besogne? Nos fils le diront, ils le disent déjà.

Dans ces vingt-deux ans tient la carrière politique et littéraire de Paul Deroulède. N'ayant rien à voir avec la politique, je suis, peut-être, assez bien placé pour apprécier le sentiment général du grand public à l'égard du député de la Charente. Bien entendu, je mets à part ces personnalités hautes du monde spécial de la politique avec lesquelles il s'est trouvé en contact et en conflit direct. Ces gens-là n'oublient, ni ne pardonnent. Mais, à travers la France, il y a un grand courant de sympathie qui va vers Deroulède. Ceux qui blâment presque tous ses actes publics, ceux qui détestaient son héros, qui croient à la revanche, et au relèvement du pays, par d'autres procédés que les siens, ne peuvent s'empêcher d'estimer et d'aimer chez Deroulède, une des incarnations de notre âme nationale, nos vieilles vertus françaises, la générosité, le courage, la franchise, le sentiment de l'honneur, l'esprit de justice, et cet instinct du bien qui le fait marcher au but avec les plus singuliers compagnons et par les plus étranges chemins du monde. Si bien que l'on préfère se tromper et être battu avec Deroulède, plutôt que triompher avec le politicien sans scrupule impuni et victorieux.

Lorsqu'on sait qu'on a raison sur les principes, et qu'on n'a à se reprocher que des erreurs de conduite, il vient une heure où l'on voudrait faire table rase du passé, et recommencer la vie en partant du même point, avec les mêmes vouloirs, les mêmes pensées, dirigées, ou si vous y tenez, avec les mêmes nobles pensées pour guides. C'est ce qu'on appelle tourner la page. M. Paul Deroulède a tourné la page, et en donnant un pendant à son premier grand succès, il a, comme effaçé tout l'espace qui l'en séparait. Je me prête à ce désir, j'entre dans cette pensée, c'est pourquoi je place l'un près de l'autre ces deux volumes, ces deux jumeaux, nés à vingt-deux ans de distance, l'un habillé des vertes couleurs de l'espérance, l'autre qui semble presque en deuil; il n'y a plus rien entre eux.

YAN DE LERCA.

Train funèbre. On annonce de Leipzig que vingt-deux wagons chargés d'ossements humains sont arrivés dans cette ville ces jours derniers et ont été inhumés. C'étaient les restes de soldats prussiens et français qui ont péri le 19 novembre 1813 dans la bataille près de Muskern et dans l'assaut de Leipzig.

Une commission, qui s'est formée à Leipzig, a l'intention de leur faire élever un monument.

Le corps de M. Bourgoïn a pu être retrouvé.

Alsace-Lorraine. La «Gazette de Cologne» démontre, dans un de ses derniers numéros, que, de 1882 à 1896, l'Alsace-Lorraine occupe, dans la statistique criminelle de l'Allemagne, une place qui témoigne de sa moralité supérieure sur le reste des Etats allemands. Ainsi, en 1882, sur 10,000 personnes majeures au point de vue de la loi, 104,4 ont été condamnées en Allemagne, tandis qu'en Alsace le nombre des condamnés, dans la même proportion, n'a été que de 80,3.

En 1896, cette proportion a été, pour l'Allemagne, de 124,5 et pour l'Alsace-Lorraine de 99,3.

Ce n'est que dans le cas des coups et blessures que l'Alsace-Lorraine l'emporte sur l'Allemagne dans les proportions suivantes: 23,1 pour l'Allemagne et 23,4 pour l'Alsace-Lorraine.

La population de la Russie. Le dernier recensement de la Russie porte sa population à 129 millions d'habitants, dont 94 millions pour les provinces européennes.

Seule la Chine, avec ses 350 à 400 millions d'habitants, la dépasse en population. En étendue (21 millions de kilomètres carrés), aucun pays ne peut lui être comparé, ni la Chine (11 millions), ni le Brésil ou les Etats-Unis (8 et 9 millions).

Si ces espaces immenses étaient peuplés d'après la densité moyenne des départements de la France, on y compterait un milliard et demi d'habitants! Mais il est loin d'en être ainsi: la Sibérie, par exemple, qui forme à elle seule la moitié du territoire, n'a que 6 millions d'âmes, soit un habitant par deux kilomètres carrés.

Les provinces relativement les plus peuplées sont le Caucase: 9 millions d'habitants, soit 21 par kilomètre carré, et la Pologne, qui, avec ses 9 millions et demi d'habitants, soit 74 habitants par kilomètre, dépasse la France comme intensité de population.

Depuis 1885, la population de l'empire a passé de 108 à 129 millions, soit un accroissement d'un million par an environ.

CHOSSES ET AUTRES.

Train funèbre. On annonce de Leipzig que vingt-deux wagons chargés d'ossements humains sont arrivés dans cette ville ces jours derniers et ont été inhumés. C'étaient les restes de soldats prussiens et français qui ont péri le 19 novembre 1813 dans la bataille près de Muskern et dans l'assaut de Leipzig.

Une commission, qui s'est formée à Leipzig, a l'intention de leur faire élever un monument.

Le corps de M. Bourgoïn a pu être retrouvé.

Alsace-Lorraine. La «Gazette de Cologne» démontre, dans un de ses derniers numéros, que, de 1882 à 1896, l'Alsace-Lorraine occupe, dans la statistique criminelle de l'Allemagne, une place qui témoigne de sa moralité supérieure sur le reste des Etats allemands. Ainsi, en 1882, sur 10,000 personnes majeures au point de vue de la loi, 104,4 ont été condamnées en Allemagne, tandis qu'en Alsace le nombre des condamnés, dans la même proportion, n'a été que de 80,3.

En 1896, cette proportion a été, pour l'Allemagne, de 124,5 et pour l'Alsace-Lorraine de 99,3.

Ce n'est que dans le cas des coups et blessures que l'Alsace-Lorraine l'emporte sur l'Allemagne dans les proportions suivantes: 23,1 pour l'Allemagne et 23,4 pour l'Alsace-Lorraine.

La population de la Russie. Le dernier recensement de la Russie porte sa population à 129 millions d'habitants, dont 94 millions pour les provinces européennes.

Seule la Chine, avec ses 350 à 400 millions d'habitants, la dépasse en population. En étendue (21 millions de kilomètres carrés), aucun pays ne peut lui être comparé, ni la Chine (11 millions), ni le Brésil ou les Etats-Unis (8 et 9 millions).

Si ces espaces immenses étaient peuplés d'après la densité moyenne des départements de la France, on y compterait un milliard et demi d'habitants! Mais il est loin d'en être ainsi: la Sibérie, par exemple, qui forme à elle seule la moitié du territoire, n'a que 6 millions d'âmes, soit un habitant par deux kilomètres carrés.

Les provinces relativement les plus peuplées sont le Caucase: 9 millions d'habitants, soit 21 par kilomètre carré, et la Pologne, qui, avec ses 9 millions et demi d'habitants, soit 74 habitants par kilomètre, dépasse la France comme intensité de population.

Depuis 1885, la population de l'empire a passé de 108 à 129 millions, soit un accroissement d'un million par an environ.

Aurelianensis Urbs Prisca.

Ad Amicum Journées.

Et bien oui, le préfère, à l'été assomé, Dont le flux verdoyant en clair soleil rayonné, Un sent me semble ment, tout artifice, Les arbres, les maisons, la lumière et le ciel. Oh, sans vergogne, est la Lorraine d'Orléans. La cité d'autrefois à la mise espagnole. Et ses lourdes maisons au portail ogival. Aux murs de fortresse, et le caducée à l'écart. Du corridor profond dont l'arche s'élève. Et j'aime le morcean d'assonnet, pas com-

Entre les toits aigus, la constellation: Et les arides cours ou la vibration. Des palmiers, aux longs doigts acérés de sauto.

Dans la nef des nuits, une ombre d'élégance. De macabre cascade, où l'arbuste oiseau! Tout est bien assomé, et le grillon piaillant. Sonde sa sérénité à quelque instant.

Dont la verte lanterne en sa course frivole. Et les palmiers, oh l'un croit, par l'assomé. Voir, dans l'obscurité, pas, un spectre invendu.

Impressé comme un rêve, une ombre d'élégance. Qui soudain se désire se dérober, et se face. Sans laisser de sillon. — J'aime, d'Almonaster. La sombre cathédrale et sa voix qui, des larmes. Plans lointains et pure, ou soudain se lance. En sanglots hâtant que la bruyante ton-

Diaperon dans l'espace. Un, mieux que fofas coupé. Et, sans plus de sa, plus les ses. De fange scolaire orbe et cosmopolite. O ma ville d'antan! Aux nombres nés d'être. Et de progrès, le mien demandé, s'arrête. D'accours aimant la rose et d'autrefois char-

Des parfums et des goûts il se fait, se com- pte. Diaperon, et jamais le papillon ne gronde. A ce que nous croyons, sans à se départir. J'aime aussi la Babel du marché qui vola. On ne doit se risquer nulle part de peccer. Poésie de métal d'où la phrase sonore. Bondit comme un torrent sur les rocs de son-

— Et quand parfois mon cœur lentement lit. D'une mystérieuse et vague nostalgia. C'est ainsi, seul, se lève, que le mien s'efface. Tout près du fleuve invinciblement tourné qui. A nos propres rêves, et sombre se débat. Contre les quais vibrants, puis, dans sa rade. Prend mon âme et l'emporte aux rives d'au-

De l'horizon lointain. Il est surtout au com- De la cité latine où mon désir, de leur. Va précéder mes pas. C'est ma Brocéliande. Et, comme l'écouleur de l'océan, je me. Et j'erre mande que, de livres poudrés. Les délectables dans l'air, de moi se face. De ma course lassée elle est souvent le torse. La boutique comme à nos étudiants. Oh, depuis les portes aux ruelles étroites. Les vieux bouquins amis les ont tous vus se-

Et quand ma main s'oublie à leurs feuillets. Ils savent qui je suis, leurs pauvres, et se. Travaillet, ramé à la vianne flamme. De ma chair, et le sens doter un parfum.

CONSTANT BEAUVAS.

Le commandant Deloncle de la «Bourgogne».

Louis Deloncle, né à Cahors le 18 décembre 1854, entra à l'École navale en 1870, fit comme aspirant la campagne de Cochinchine et du Tonkin de 1874, comme enseigne de vaisseau la campagne de Tunisie de 1881. Lieutenant de vaisseau de 1882, chevalier de la Légion d'honneur, aide de camp de l'amiral Barrera à l'escadre de la Manche, professeur de manœuvres à l'École navale de 1890 à 1892, il entra en 1894 à la Compagnie transatlantique et commanda successivement la «Champagne», la «Normandie» et la «Bourgogne», où il faisait son second voyage. Il s'était marié en 1879 avec une Corse, Mlle Grossetti, nièce du général Colonna et sœur du capitaine d'état-major Paul Grossetti. Il avait six enfants, dont l'aîné, un garçon de dix-huit ans, est mort le 18 mars dernier d'une fièvre typhoïde; le dernier a quatre ans.

Il était le frère de M. Joseph Deloncle, décédé en 1892 à Djibouti, comme gouverneur intérimaire, victime de son dévouement dans une épidémie cholérique, de M. Henri Deloncle, l'ancien délégué de la Ligue des patriotes, mort le 19 janvier 1898, de M. Charles Deloncle, rédacteur au ministère de l'Agriculture, et de M. François Deloncle. Son cousin germain est M. J.-L. Deloncle, maître des requêtes au Conseil d'Etat.

Le commandant Louis Deloncle était le fils de M. Eugène Deloncle, ancien préfet de la République. Il n'y avait pas de meilleur manouvrier que lui: ses «coups de manœuvres» sont célèbres dans la marine. Des hommes compétents en matière de navigation sont convaincus qu'il a certainement été abordé par deux bateaux. On a vu par les dépêches qu'il s'est laissé couler plutôt que de survivre à la perte de «son» bateau.

En deux ans, du 5 juillet 1896 au 5 juillet 1898, M. François Deloncle a ainsi perdu sa mère, une fille, deux frères, deux neveux.

Navires de guerre. Deux navires de guerre anglais viennent d'être lancés. A Devonport, le cuirassé de première classe «Ocean», qui a été baptisé par la princesse Louise, marquise de Lorne, en présence du premier lord de l'Amirauté; à Barrow, le cuirassé de première classe «Ambitrite», construit par la maison Vickers.

PENSEES.

Tout s'écoule, tout est sol sans quand on est seul.

Le vrai se montre aux yeux et va au cœur.

A valser sans péril, on trompe sans gloire.

On ne condamne plus que les gens qui se vendent.

La liberté dans l'homme est un feu.